Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 42

Artikel: Où irons-nous dimanche ?
Autor: J.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218267

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

16me ANNEE —N° 42 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 20 octobre 1923

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au ***Conteur Vaudois*** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **1 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

LETTRE DE LA MI-OCTOBRE

PARTOUT les soldats sont rentrés des cours de répétition ; sur les barrières des jardins, aux galeries et aux fenêtres, les uniformes gris-vert à parements divers ont reçu l'aérage usité, ont été battus, brossés, puis ont réintégré le coffre ou l'armoire où les mnagères les allongent soigneusement, entre des couches de tous les ingrédients susceptibles d'en éloigner les mites voraces.

On a battu ferme « aux mécaniques » arraché les pommes de terre : sur la qualité et la quantité du blé, tout le monde est d'accord, on a rentré de si belles moissons ; quant aux pommes de terre, les opinions varient selon le rendement, bien entendu, et aussi selon le tempérament du maître du champ que l'on questionne.

Octobre a fait son entrée annuelle avec des pluies et ce fut heureux, disent nos lessiveuses, car la fontaine du village « coulait en arrière », ce qui indique indubitablement, disette d'eau.

Et puis, il a plu le jour de la St-Denis, cela est fort mauvais signe, car le dicton populaire veut, qu'en conséquence, il pleuve le mois entier, et cette pluie amène un froid perfide qui pénètre les habitations et les gens.

Mais, quand on regarde autour de soi, surpris de cette subite saute d'humeur malveillante de la nature, les yeux rencontrent le cirque des Alpes, drapées déjà dans leur mantes hivernales, tandis que les Préalpes, au premier plan, se blottissent frileusement sous une saupoudrée de neige toute fraîche.

— Et voilà l'explication de cette cramine, déclare sentencieusement le voisin, les mains dans ses poches, montrant d'un geste indigné de la tête, le magnifique décor, à l'horizon.

Nos voisins de Fribourg se sont rencontrés nombreux à Bulle, pour la grande foire de la St-Denis ; ceux qui pleurent les beaux jours de l'avant-guerre en prédisant qu'ils ne reviendront plus, peuvent se consoler, car la fréquentation à Bulle s'est sensiblement rapprochée de ces bienheureux temps, on y a vu 1800 bovins à des prix très avantageux pour les éleveurs, et cette grande foire a eu une répercussion bienfaisante sur la nôtre qui « se tient » le premier mercredi du mois et où les prix se sont maintenus.

On remarquait chez les nombreux paysans fribourgeois qui y coudoient les nôtres — car chez nous, à nos foires, une bonne moitié de la foule des vendeurs et acheteurs, tant hommes que femmes et enfants, est fournie par les villages fribourgeois nous encerclant dans toutes les directions — on remarquait, empreinte sur leurs physionomies, la satisfaction des marchés fameux conclus à Bulle et dont ils discutaient encore avec une vivacité inaccoutumée dans leurs patois chantant de la Glâne et de la Veveyse.

— Chu be nai ge...

Et dans les pintes, le soir, en goûtant le moût nouveau — du Riez, du Villette, du Lutry — on aperçoit beaucoup de jeunes visages ; on raconte is épisodes du « service », quel service serait-ce d'autre que le service militaire ?

Et les fragments de phrases s'entrecroisent dans l'animation générale :

— Je te dis, il y avait à rire...

— C'était un Genevois : tes colles, qu'il me dit...

— Voilà, je me présente... mon colonel... fusilier... —

Oron, mi-octobre 1923.

Mme David Perret.

HISTOIRES DE BOCANS.

Dâi damé que sè promenâvant su la tserrâire de Velâ-Raclhâ, onna demeindze devant la né, firont la reincontra d'on hommou que menâvè on bocan. La pie allurâïé vouâi l'hommou et lâi fâ :

— Tiein, drôlou dè bocan âi-vo inquié, n'a min dè corné ?

— Madama, lai répond lou paysan sin quequellhi, mon bocan n'est pas ancora mariâ.

* * *

Dein lou veladzou de Mollie-Patrigot ne gardâvant que dâi tchîvrè, lâi ïen ein avâi veinte-six ; lou bocan l'étâi ein peinchon vè Pierron âo commisse. On matin que portâvè à medzi à son peinchouneiro, Pierrou, lou trâove éter et crévâ dein l'éboiton.

Pierrou va portâ la novalla âo sindique et lâi de que peindeint la nè, lâi avâi vint-six vève dein la commouna !

Lou sindique ne savâi pas cein que voliâve déré Pierrou.

— L'è bin la vretâ, sindique, lai avâi veint-six tsivrès dein la commouna, lou bocan crevâ laisse bin veint-six véve.

* * *

David dao Bornalet, on vîlho originat menâve sa tchivra âo bocan. Ein tsemin yè reincontrè lou secretairo de la commouna que lâi demandè iô menâvè sa tchivra.

— La minou âo bocan, à la tiolaire de Villens.

— Ma quié sondzé tou ? ne lâi a te pas prâo de bocan dein la commouna ?

— Accutâ vè, secretairo : Libertâ !

* * *

Onna demeindzè né que lâi avâi danse à la Crâi fédérala, ion dâi valet âo gros Louis avâi prâi onna chique à ne pas pi poai dere *papet,* on n'a jamé su coumeint l'a pu s'alla rèduire. Devessâi allâ cutsi à l'étrabliou âi tsévau avoué son camaradou, m'a ne sut pas trovâ la porta et s'einfatta sein savâi, dein lou catset dâo bocan io s'è fot bas découtè on gros barbu à pâi refregnus que cheintâi mau.

Tandi la né, ne sè pas se lou gaillâ ein sè revereint chu la paille, gravâvè âo bocan de drumi, ma tantia que la bite grognive que cein l'a reveilli à maiti lo valet tot eingreindzi quie dit âo bocan po cein que creyâi que l'êtâi son camaradou.

— Caise té, baogre de Taguier.

Ma cé novi camaradou remaofvé adi.

— Caise té, té dio ! que fa onco lo valet tot eincolèrou, y a prao gran teimps que te m'eimbête quié ; et se te ne botze pas tot lodrâi, me râodzâi se ne te fotto pas avau lo llhi !

Mérine.

Entre voisines. — Dites, Madame Bolomey, puisque je vous ai laissé cuire votre jambon dans mes choux, vous pouvez bien me laisser cuire mes beignets dans votre beurre.

OU IRONS-NOUS DIMANCHE ?

Où irons-nous dimanche ? »... Quelle question ! Y a-t-il ombre d'hésitation ? En ce temps de vendange, le dimanche, pardi, on «fait» la Corniche... Et le nouveau, donc! Avec des châtaignes ou des noix. Et les raisins ! C'est inouï ce qu'on retrouve, à cette occasion, dans les armoires et dans les débarras, de paniers, de cabas, de sacs de toutes dimensions, de toutes formes, dont l'apparition donne le frisson au vigneron. Ah ! ces infortunés vignerons, en ont-ils des déboires — sans calembour. A côté du mildiou, de l'oïdium, du black-rot, de la gelée, de la grêle, des étourneaux, il y a encore les visiteurs de la ville, au moment des vendanges. Et ce ne sont pas les moins dangereux « amis » de la vigne, allez !

— Hé, bonjour, comment ça va ? Et puis, ces vendanges, ça donne ? Quels beaux raisins ; ils sont dorés. On va faire une fine goutte avec ça, hein !

— Oué... oué... ça va... ça va... Oh ! vous savez y ne faut pas le crier trop fort. On est trompé sur la quantité ; y a moins qu'on ne croyait. Et la qualité... mon té, la qualité... elle est là. Sans doute, y sera meilleur que le 22, mais, enfin...

— Ah ! vraiment, la quantité et la qualité ne répondent pas aux prévisions ?

— Je vous ai dit... Vous voulez faire un tour à la vigne ?

— Eh ! bien, volontiers. Marie, Hector, Marc, Emilie, venez donc voir les vignes.

— Faut-il prendre les paniers? demande Emilie.

— Oh ! mais, François, regarde donc cette souche. Elle est superbe. On en mangerait.

— Et celle-ci, maman ; elle a au moins deux cents grappes.

— Mais, mais, Emilie, que tu peux dire de bêtises... deux cents grappes sur une même souche. Tu as toujours le cabas, Hector.

— Oui, maman.

— Tu prendras garde de ne pas les écraser trop. Tire-toi donc de côté ; ne vois-tu pas que tu gênes ces braves vendangeurs dans leur ouvrage.

Le panier de maman, le cabas d'Emilie, le sac d'Hector sont débordants de blondes grappes.

Madame s'approchant de Monsieur et lui parlant à l'oreille : « Tu vois comme il y en a. C'est dommage qu'on n'ait pas encore pris la petite hotte de Marc. »

Monsieur, bas à Madame : « Et ma valise. »

— Maintenant y nous faut sortir de la vigne... fait le propriéatire, justement inquiet. Y faut goûter le moût au pressoir.

— Oh ! oui, papa, allons au pressoir. Du moût, du moût, beaucoup de moût, you ! you !

. . . . . .

Monsieur, faisant claquer sa langue contre son palais : « C'est d'une douceur admirable. Il n'y aura pas besoin d'ajouter du sucre. Vous direz ce que vous voudrez, le 23 sera un bon vin. Pourvu qu'on nous le vende célibataire. »

— Ma foi, ça, ce n'est pas notre affaire... Encore un verre ?...

— Eh, bien, merci, mais ce sera le dernier. Il ne faut pas abuser. Il n'y a pas, c'est bon, c'est très bon.

— Dis, François, il nous faut aller si nous ne voulons pas manquer notre bateau à Cully. Avec ces paniers et ces sacs on ne peut pas marcher si vite ; les raisins seraient tout défraichis.

— Oui, oui, nous allons. Alors, cher Monsieur Corboz, au revoir et merci encore. Nous avons vraiment abusé.

— Peuh !... peuh !... que voulez-vous ; ce qui se mange ne se boit pas. *J. M.*

UN BEAU ET BON OUVRAGE

Le Parler neuchâtelois et de la Suisse romande, de Pierrehumbert, (Neuchâtel : éditeur Attinger), présente un intérêt toujours plus grand à mesure que paraissent les livraisons qui constituent cette œuvre dont le VIIe fascicule vient de sortir de presses. Il y en aura quinze et la souscription est encore ouverte. Avis aux retardataires, amis du vieux langage de nos ancêtres. La livraison parue nous donne une liste de mots allant de « grafigner » à « luge ».

L'on y voit pourquoi le mot « grassi » signifie geniévrier, a servi à désigner une foule de lieux suisses romands. Signalons, au mot « gratte » (gale), qu'il y aurait lieu d'ajouter que dans le canton de Vaud, l'on désigne aussi sous ce nom et comme substantif masculin, une corbeille allongée munie d'une petite anse latérale destinée à la cueillette des cerises. Le mot « gredin », défini comme avare, lasse, désigne aussi chez nous un individu peu recommandable, un mauvais gueux. A Neuchâtel, se « greuser » signifie se faire du souci. La « greube », à Neuchâtel comme à Lausanne, désigne la crasse, un dépôt sale sur un objet, et à Genève c'est une sorte de poudre de tuf employée à des nettoiages variés. Partout le terme de « grimpion » désigne un personnage qui cherche à s'élever au-dessus de sa condition, qui brigue de bonnes places ou de hautes relations. Petit-Senn a dit que « c'est un animal à deux pieds et sans plumes, né dans les classes inférieures ou moyennes de notre société et qui s'efforce, par tous les moyens de grandir, de s'élever, de planer au-dessus de sa position où le ciel l'avait fait naître. » Les « guènguèngues » (prononcer guinguingues) sont les Suisses allemands : « gäng wie gäng », « gäng so », c'est la réponse que fait le Suisse allemand à la question « wie geht's ? » Ces mots bizarres, pour l'oreille du welsche, revenant souvent sur les lèvres des Confédérés ont fait le surnom de ceux-ci.

En pays neuchâtelois, « Jean d'Yverdon » n'est pas le sympathique habitant de cette ville, que vous connaissez peut-être, c'est le nom du vent ouest-sud ouest ! Au mot « lasse » cité comme jeu d'enfants et comme couloir servant à dévaler le bois des forêts, il y aurait lieu d'ajouter que dans le pays vaudois, dans la vallée de la Broye notamment, on appelle ainsi le chiendent.

Il existe à Aubonne un quartier de la ville dénommé le « lignolet », dont l'étymologie n'a, croyons-nous, jamais été débrouillée, on a dit que ce quartier de la jolie cité aubonnoise était ainsi dénommé parce que plus ou moins orienté parallèlement au lac « dans la ligne du lac » d'où le nom. Nous trouvons dans l'ouvrage de M. Pierrehumbert le mot « lignolet » comme nom du petit liseron blanc rosé (convolvulus ariensis). Ne serait-ce point plutôt là qu'il faudrait chercher le nom de cet endroit riant et champêtre de la ville d'Aubonne ? Le « Conteur » serait heureux d'ouvrir une discussion à ce sujet. Complétons la ritournelle du mot « loquet » pour « le hoquet » : J'ai le loquet, Dieu me l'a fait, Dieu me l'ôtera, quand il voudra ; je ne l'ai plus, Dieu l'a voulu ! Le hoquet doit guérir avec cette formule ! Nous serait-il permis d'ajouter à la riche moisson de M. Pierrehumbert quelques glânes usitées en parler romand, sinon vaudois, et qui ne figurent pas dans son dictionnaire ?

Un « grebi » est une croûte ou croûtelle sur une plaie. Dans le Jorat et la Broye, « gringalles » sert à désigner les dépôts d'excréments desséchés qui restent agglutinés aux poils de l'arrière-train des bovidés. Tout vaudois sait qu'un « quelin » est une clochette qui sonne mal et d'un vilain son, et « gueliner », c'est agiter mal une sonnette défectueuse. Le **Parler neuchâtelois** ignore nos mots « guelion » et « guelionner », c'est-à-dire travailler longuement et mal, en perdant un temps précieux.

Nous désignons volontiers, chez nous, les cartes à jouer portant les rois, les reines et les valets sous le nom tout court « d'habillés ». Les Vaudois appellent les pièces d'or des « jaunets ». Un peu de poudre à canon qu'on allume produit un « jouffle » ou un « dzouffle » (combien s'y sont brûlés les doigts !). Ne pas voir un(e) « isquière » ou un(e) « istière », c'est se trouver dans un endroit mal ou pas éclairé du tout. Une « kritze » est une hotte pour porter le bois, mais c'est aussi une femme avare, en tout cas plus qu'économe ! « une vieille kritze ! »

La lettre L en dialecte vaudois est souvent remplacée par un R et vice versa, exemples : « insurter », « querquefois », un « tirebury », un « vire bourquin », « collidor ».

Enfin, M. Pierrehumbert a oublié les termes « lavures », résidus des lavages et déchets ménagers destinés à la nourriture des porcs ; le goût de « lent » (relent) des aliments ; la « lévite », sorte de redingote ; le « loup », irritation des plis inguinaux et des cuisses chez les obèses, et le verbe « lever » dans l'expression de lever des dames : Le vieux François a levé les dames avet la Charlotte du Pacaton !

La longueur de notre compte-rendu bibliographique prouve l'attachant plaisir avec lequel nous avons lu le fascicule du savant ouvrage de M. Pierrehumbert, que nous recommandons encore une fois à l'intérêt des savants et de ceux qui goûtent les savoureux idiômes de nos pères, bientôt envahis par l'argot du boulevard, qu'affectionne la génération qui vient. **Mérine.**

Toto. — Mme X. a chez elle, en séjour, Mme Y., une Française très élégante et qui est encore en âge de troubler les cœurs amoureux. Elle fait un matin sa toilette devant le fils de la maison — oh ! rassurez-vous, Toto n'a que quatre ans. Après s'être copieusement grimée : rouge aux lèvres, bleu aux yeux, rose aux joues, Mme Y. égalise, adoucit, estompe avec la houppe à poudre de riz. Le garçonnet la regarde très intrigué :

— Dis, Madame, qu'est-ci que tu mets à ta figure ?

— De la poudre, mon chéri, pour adoucir.

— Ah !... Quand j'étais plus petit, maman mettait aussi de la poudre, mais pas là ?...

LE DINER EN VILLE

Le premier qui eut l'idée d'inviter quelqu'un à diner devait bien s'embêter chez lui !

Eh bien ! et celui qui accepta l'invitation, donc ! On se demande où on va chercher tous les hommes à la tête si distinguée et à tenue si correcte dont on fait des « serveurs », quand on songe combien on en connaît peu, parmi ses relations, qui auraient la distinction nécessaire à l'emploi.

Quand on entre dans la salle à manger où vous attendent debout d'imposants maîtres d'hôtels à favoris blancs, on a l'impression d'entrer dans une des chambres du Palais de Justice, et l'on suppose que le diner va être remis à huitaine.

On a tout le potage pour se demander ce que l'on va dire à sa voisine de table.

Si, au milieu du poisson, on n'a pas encore trouvé quelque chose à dire, on passe déjà pour un imbécile.

Le dernier roman paru ou la dernière pièce jouée, c'est la bouée de sauvetage du parfait voisin de table. Mais on tombe parfois, quelle malchance ! sur une voisine qui « n'a pas le temps de lire » et qui « ne va jamais au théâtre ».

Fasse alors le hasard qu'il y ait eu récemment une catastrophe qui vous permette de dire que « c'est affreux ! » pour que votre voisine puisse vous répondre que « c'est épouvantable ! »

La conversation générale la plus bruyante tombe toujours au moment précis où l'on allait profiter du brouhaha pour dire à sa voisine quelque chose de confidentiel.

L'âge heureux, c'est celui où l'on est au bout de la table : on y mange sans parler !

A mesure que l'on s'approche du centre, on mange de moins en moins et l'on parle de plus en plus, jusqu'au moment où, un peu gaga, à la place d'honneur, on ne peut pas manger, et on ne sait plus parler.

Il y a des diners en ville que l'on aurait pu trouver charmants, si l'on ne s'était pas fait une petite tache à son plastron de chemise, dès le premier plat.

Il est rare que le vin de la couleur que l'on préfère soit dans la carafe la plus rapprochée.

La poivrière est toujours hors de la portée de la main.

Dans les timbales, il y a toujours trop de quenelles et pas assez de queues d'écrevisses.

Quand vous parvient le filet jardinière, les pointes d'asperges ont toujours disparu, mais il reste toujours des petites carottes.

Il n'y a jamais assez de caviar.

Vous montrer le menu au moment où le diner commence, c'est vous prévenir, en vous tirant dessus, que le pistolet est chargé.

Un menu n'aurait d'intérêt qu'envoyé deux jours avant le diner et renvoyé aussitôt par les invités avec des corrections et le « bon à diner ».

Quand on dine en ville, il faudrait pouvoir laisser son estomac à la maison.

Miguel Zamacois.

L'EAU DU BOUVERET !

A l'occasion de l'Inauguration de la passerelle sur le Rhône, le 29 août 1923, ces vers pleins de sel ont été lus au Banquet officiel par leur auteur :

Les poètes ont chanté l'amour de la Patrie,
Le ruisseau qui murmure au fond de la forêt,
Les glaciers et les monts, les lacs de l'Helvétie,
Mais aucun n'a parlé de l'Eau du Bouveret.

Puisqu'on me fait l'honneur d'être major de table,
Permettez-moi, Messieurs, en deux ou trois couplet
De chanter à mon tour ce produit délectable,
Et de porter mon toast à l'Eau du Bouveret.

On vante de Vichy la vertu sans pareille,
On clame l'Eau d'Henniez dans chaque cabaret.
Mais tout cela, Messieurs, c'est de l'eau en bouteille
C'est au mètre qu'on vend celle du Bouveret.

On nous dit qu'elle vient de par Chalavonayres,
Ou même de plus haut, du côté de Tannay...
Qu'importe, nous l'avons, cette boisson si chère !
Les banques ont marché pour l'Eau du Bouveret.

Depuis quinze ans bientôt elle se fait attendre.
Nos abonnés à sec, chaque fin de juillet,
Tonnaient à nos guichets d'une façon peu tendre :
« Quand veut-elle venir cette eau du Bouveret ? »

Mais enfin, la voilà, grâce à la passerelle
Qu'on étrenne aujourd'hui par ce charmant banquet
L'inauguration doit être gaie et belle
Puisqu'on aura demain de l'Eau du Bouveret.

C'est pourquoi saluons cette bonne nouvelle
En vidant un flacon d'Aigle ou de Conthey.
On ne saurait vraiment fêter la passerelle
En buvant un verre d'eau... même du Bouveret.

F. Décosterd-Dufour.

Toto accompagne son père en ville, où ils ont fait plusieurs courses. Ils rencontrent un monsieur de leur connaissance, qui a une forte chevelure rousse.

— Pourquoi que tu as les cheveux rouillés, dis, M'sieu ? demande Toto. **Pt.**

* * *

Un aéroplane survole la ville, tout le monde regarde en l'air. Un joyeux pose la question :

« Est-ce un mâle ou une femelle ? »